

## Extraits

J'ai toujours su que l'on me condamnerait à mort. L'avantage de cette certitude, c'est que je peux accorder mon attention à ce qui le mérite : les détails. (...) Je ne savais pas que je mourais ainsi. Ce n'était pas une mince nouvelle. J'ai d'abord pensé à la douleur. Mon esprit s'est dérobé : on ne peut pas appréhender une souffrance pareille.

La crucifixion, c'est ce que l'on réserve aux crimes les plus honteux. Je ne m'attendais pas à cette humiliation. C'était donc ce que l'on avait demandé à Pilate. Inutile de se perdre en conjectures : Pilate ne s'y était pas opposé. Il devait me condamner à mort, mais il aurait pu choisir la décapitation, par exemple. A quel moment l'ai-je agacé ? Sans doute en ne désavouant pas les miracles. Je ne pouvais pas mentir : ces miracles étaient bel et bien mon œuvre. Et contrairement à ce qu'affirmaient les témoins, ils m'avaient coûté des efforts inouïs. Personne ne m'a jamais enseigné l'art de les accomplir. Alors, j'ai eu une pensée drôle : au moins, ce supplice qui m'attendait n'exigerait de moi aucun miracle. Il suffisait de me laisser faire.

-Est qu'on le crucifie aujourd'hui ? demanda quelqu'un.

Pilate se posa la question et me regarda. Il dut voir que quelque chose manquait car il répondit :

-Non. Demain.

Quand je me suis retrouvé seul dans la cellule, j'ai su ce qu'il voulait que j'éprouve : la peur.

Il avait raison. Jusqu'à cette nuit, je ne savais pas vraiment ce que c'était. Dans le Jardin des Oliviers, la veille de mon arrestation, c'était du chagrin, de la déréliction qui m'avait valu ces larmes.

A présent, je découvrais la peur. Non pas la peur de mourir, qui est la plus partagée des abstractions, mais la peur de la crucifixion : une peur très

concrète. (...) Ma peur de cette nuit était un vertige physique à l'idée de ce que j'allais endurer. Des suppliciés, on attend qu'ils se montrent à la hauteur. Quand ils ne hurlent pas de douleur, on parle de leur courage. Je soupçonne qu'il s'agit d'autre chose : je verrai quoi.

J'appréhendais les clous à travers mes mains et mes pieds. C'était stupide : il y aurait sûrement des souffrances beaucoup plus fortes. Mais celle-ci au moins, je pouvais l'imaginer.

Le geôlier me dit :

-Essaie de dormir. Demain, tu auras besoin d'être d'attaque.

Devant mon air ironique, il reprit :

-Ne ris pas. Il faut de la santé pour mourir. Je t'aurai prévenu.

C'est exact. (...) J'ai essayé, je me suis allongé sur le sol, j'ai abandonné mon corps au repos : il n'a pas voulu de moi. Chaque fois que je fermais les yeux, au lieu du sommeil, je trouvais des images terrifiantes. Alors j'ai fait comme tout le monde : pour lutter contre les pensées insoutenables, j'ai eu recours à d'autres pensées. J'ai revécu le premier miracle, mon préféré. J'ai constaté avec soulagement que le consternant témoignage des mariés n'avait pas terni mon souvenir. (...)

Ivre, je l'étais ce soir-là, et cette ivresse était sainte. Avant l'incarnation, je n'avais pas de poids. Le paradoxe, c'est qu'il faut peser pour connaître la légèreté. L'ébriété délivre de pesanteur et donne l'impression que l'on va s'envoler. L'esprit ne vole pas, il se déplace sans obstacle, c'est différent. Les oiseaux possèdent un corps, leur envol relève de la conquête. Je ne le répéterai jamais assez : avoir un corps, c'est ce qui peut arriver de mieux. Je me doute que demain, je penserai le contraire, quand mon corps sera supplicié. Puis-je pour autant renier les découvertes qu'il m'a données ? Les plus grandes joies de ma vie, je les ai connues par le corps. Et faut-il préciser que ni mon âme ni mon esprit n'en étaient en reste ?

Les miracles aussi je les ai obtenus par le corps. Ce que j'appelle l'écorce est physique. Y avoir accès suppose l'anéantissement momentané de l'esprit. Je n'ai jamais été un autre homme que moi, mais j'ai l'intime conviction que tout

un chacun possède ce pouvoir. La raison pour laquelle on y recourt si peu, c'est la terrible difficulté du mode d'emploi. Il faut du courage et de la force pour se soustraire à l'esprit, et ce n'est pas une métaphore. Quelques humains y sont arrivés avant moi, quelques humains y parviendront après moi. (...)

Avant l'incarnation, j'ai peu de souvenirs. Les choses m'échappaient littéralement : que retenir de ce que l'on n'a pas senti ? Il n'y a pas d'art plus grand que celui de vivre. Les meilleurs artistes sont ceux dont les sens détiennent le plus de finesse. Inutile de laisser une trace ailleurs que dans sa propre peau.

Pour peu qu'on l'écoute, le corps est toujours intelligent. Dans un avenir que je ne situe pas, on mesurera le quotient intellectuel des individus. Cela ne servira guère. Par bonheur, on ne pourra jamais évaluer autrement que par l'intuition le degré d'incarnation d'un être : sa plus haute valeur.

(...) Un être incarné ne commet jamais d'action abominable. S'il tue, c'est pour se défendre. Il ne s'empporte pas sans un motif juste. Le mal trouve toujours son origine dans l'esprit. Sans le garde-fou du corps, la nuisance spirituelle va pouvoir commencer. En même temps, je comprends. Moi aussi, j'ai peur de souffrir. On cherche à se désincarner pour se garantir une sortie de secours. Demain, je n'en aurai pas.

(...) La nuit d'où j'écris n'existe pas. Les Evangiles sont formels. Ma dernière nuit de liberté se déroule au Jardin des Oliviers. Le lendemain on me condamne, et la sentence est immédiate. J'y vois d'ailleurs une forme d'humanité : laisser quelqu'un attendre, c'est multiplier le supplice. (...) Je suis comme tout le monde, j'ai peur de mourir. Je ne pense pas que j'aurai un régime de faveur.

Ai-je choisi ? Il paraît. Comment ai-je pu choisir d'être moi ? Pour la raison qui préside à l'immense majorité des choix : par inconscience. Si on se rendait compte, on choisirait de ne pas vivre.

Il n'empêche que mon choix est le pire. Il faut donc que mon inconscience ait été la plus grande. Encore heureux qu'en amour, cela ne se passe pas de cette manière. C'est à cela que l'on sait si l'on est amoureux : à ce que l'on ne choisit pas. Les êtres qui ont un ego trop gros ne tombent pas amoureux parce qu'ils

ne supportent pas de ne pas choisir. Ils s'éprennent d'une personne qu'ils ont sélectionnée : ce n'est pas de l'amour.

En ce moment inconcevable où j'ai choisi mon destin, je ne savais pas que celui-ci impliquerait de tomber amoureux de Marie-Madeleine. (...) Il n'y a pas de causalité amoureuse puisqu'on ne choisit pas. Les parce que, on les invente après, pour le plaisir. Je suis tombé amoureux de Madeleine dès que je l'ai vue. (...)

Ce n'est pas par hasard si j'ai choisi cette région du monde : il ne me suffisait pas qu'elle soit politiquement déchirée. Il me fallait une terre de haute soif. Aucune sensation n'évoque à ce point celle que je veux inspirer que la soif. Sans doute est-ce pour cela que nul ne l'a éprouvée autant que moi.

En vérité, je vous le dis : ce que vous ressentez quand vous crevez de soif, cultivez-le. Voilà l'élan mystique. Ce n'en est pas la métaphore. Quand on cesse d'avoir faim, cela s'appelle satiété. Quand on cesse d'être fatigué, cela s'appelle repos. Quand on cesse de souffrir, cela s'appelle réconfort. Cesser d'avoir soif ne s'appelle pas. (...) Il y a des gens qui pensent ne pas être des mystiques. Ils se trompent. Il suffit d'avoir crevé de soif un moment pour accéder à ce statut. Et l'instant ineffable où l'assoiffé porte à ses lèvres un gobelet d'eau, c'est Dieu.

C'est un instant d'amour absolu et d'émerveillement sans bornes. Celui qui le vit est forcément pur et noble, aussi longtemps que cela dure. Je suis venu enseigner cet élan, rien d'autre. Ma parole est d'une simplicité telle qu'elle déconcerte. C'est si simple que c'est voué à l'échec. L'excès de simplicité obstrue l'entendement. (...)

J'aime le quotidien. Sa répétition permet d'approfondir les éblouissements du jour et de la nuit : manger le pain sortant du four, marcher pieds nus sur la terre encore imprégnée de rosée, respirer à plein poumons, se coucher le long de la femme aimée - comment peut-on vouloir autre chose ?

Cette vie-là aussi se termine par la mort. Je suppose néanmoins que mourir est très différent quand c'est l'œuvre de l'âge : on s'éteint avec les siens, cela doit ressembler à un endormissement. Si je pouvais échapper à la violence annoncée, je ne demanderais rien de mieux.

La pluie s'arrête. L'hypothèse exquise s'achève. Tout s'accomplira. « *Accepte* », me souffle, à l'intérieur de ma tête, une voix bienveillante.

Un sage d'Asie laisse entendre que l'espoir et la peur sont l'envers et l'endroit d'un même sentiment et que pour ce motif il faut renoncer aux deux. Cela fait sens : j'ai éprouvé l'espérance en vain et à présent ma terreur a grandi.

Cependant, la parole pour laquelle je vais mourir ne condamnera pas l'espoir. Peut-être est-ce une chimère, mais l'amour dont je ruisselle contient une espérance sans contrepartie de peur.

Il n'empêche qu'il va falloir endurer cette souffrance infinie. « *Accepte* ». Ai-je le choix ? J'accepte, afin d'avoir moins mal. (...)

Je sens que je vais tomber. C'est une question de secondes. Je n'y peux rien, il y a une limite, je suis en train de l'atteindre. Ca y est, je tombe. La croix m'assomme, j'ai le nez dans la boue. Au moins, j'ai quelques instants de délivrance. Je savoure cette étrange liberté, je goûte le plaisir de ma faiblesse. Bien sûr, une grêle de coups s'abat aussitôt sur moi, que je ne sens presque pas, tant j'ai mal partout.

Allons, je soulève à nouveau ce poids monstrueux. Me revoici debout, titubant, sachant désormais ce qu'il en coûte. Matthieu 11.30 : « *Car mon joug est doux et mon fardeau léger.* » Pas pour moi, les amis. La bonne parole ne s'adresse pas à moi. Je le savais, certes. Le vivre est différent. Tout mon être proteste. Ce qui me permet de continuer, c'est cette voix que j'identifie à celle de l'écorce et qui murmure en permanence : « *Accepte.* »

(...) Je n'ose pas regarder les deux crucifiés qui sont déjà en place. Je leur épargne la douleur d'être observé que je viens de vivre longuement.

L'un des deux déclare d'une voix narquoise :

-Si tu es le fils de Dieu, demande à ton père de te sortir de là.

J'admire sincèrement que dans la situation qui est la sienne, il a l'esprit sarcastique.

J'entends l'autre qui lui dit :

-Tais-toi, il l'a moins mérité que nous.

Souffrir à ce point et avoir à cœur de me défendre, cela me touche. Je remercie cet homme.

Non, je ne lui ai pas dit qu'il était sauvé. Dire une chose pareille à quelqu'un qui est en train de subir un tel supplice, c'est se moquer du monde. Et dire à l'un des deux crucifiés « *tu es sauvé* » et pas à l'autre, c'eût été le comble du cynisme et de la mesquinerie. Je précise ces points parce que ce n'est pas ce qui sera écrit dans les Evangiles. Pourquoi ? Je l'ignore. Les évangélistes n'étaient pas à côté de moi quand cela s'est produit. Et quoi qu'on ait pu dire, ils ne me connaissaient pas. Je ne leur en veux pas, mais rien n'est plus irritant que ces gens qui, sous prétexte qu'ils vous aiment, prétendent vous connaître par cœur.

(...) Le moment est venu : je m'allonge sur la croix. Ce que j'ai porté me portera désormais. Je vois arriver les clous et les marteaux. J'ai du mal à respirer, tant j'ai peur. On me cloue les pieds et les mains. C'est rapide, j'ai à peine le temps de me rendre compte. Et puis on dresse ma croix entre celle de mes frères.

C'est là que je découvre cette souffrance incroyable. Avoir des clous au travers des paumes, ce n'était rien comparé à peser dessus, et ce qui est vrai des mains, se multiplie par mille pour les pieds. La règle, c'est surtout de ne pas bouger. Le moindre mouvement décuple une douleur déjà insoutenable.

Je me dis que je vais m'habituer, que les nerfs ne peuvent pas éprouver longtemps une horreur pareille. Je découvre qu'ils sont hautement capables et que cet appareillage enregistre les variations les plus infimes comme les plus énormes.

Dire que quand je traînais cette croix, je pensais que le but de la vie consistait à ne pas porter de lourdes charges ! Le sens de la vie, c'est de ne pas souffrir. Voilà.

Il n'y a pas moyen d'en sortir. Je suis tout à ma douleur. Aucune idée, aucun souvenir ne peut me délivrer. (...)

Cette crucifixion est une bévue. Le projet de mon père consistait à montrer jusqu'où on pouvait aller par amour. Si seulement cette idée n'était que sottise, elle pourrait demeurer inutile. Hélas, elle est nuisible jusqu'à l'épouvante. Des théories d'hommes vont choisir le martyr à cause de mon exemple imbécile.

Et si ce n'était que cela ! Même ceux qui auront la sagesse d'opter pour une vie simple en seront contaminés ; car ce que mon père m'inflige témoigne d'un si profond mépris du corps qu'il en restera toujours quelque chose. (...)

Accepte, mon ami. Oui, c'est à moi que je parle. Éprouver de l'amitié pour soi-même, c'est ce qu'il faut. De l'amour, ce serait désagréable : l'amour entraîne des excès qu'il serait malsain de s'infliger. La haine, c'est pareil en plus injuste. Je suis mon ami, j'ai de l'affection pour l'homme que je suis.

Accepte, non que ce soit acceptable, mais parce que tu souffriras moins. Ne pas accepter, c'est bien quand c'est utile : ici cela ne servira à rien.

Ne disposes-tu pas d'un genre de tiercé gagnant ? Les trois situations les plus radicales, tu les as résumées : la soif, l'amour, la mort. Tu es à l'intersection des trois. Profite, mon ami. Ce verbe est abject. Je ne peux quand même pas dire « *réjouis-toi* », j'aurais l'air de me moquer de moi-même.

Le fait est là : c'est le cas de le dire, je vis une expérience cruciale. Je ne peux pas mettre de côté cette souffrance, alors je me plonge dans la soif pour, sinon y échapper, du moins biaiser.

(...) Je suis encore sacrément vivant. Je sue - d'où vient tout ce liquide ? Mon sang circule, il coule sur mes plaies, la douleur bat son plein, j'ai si mal que la géographie de ma peau s'en trouve modifiée, j'ai l'impression que les zones les plus sensibles de ma personne se mettent désormais dans mes épaules et mes bras, c'est cette position qui est intolérable, dire qu'un être humain a eu un jour l'idée de la crucifixion, il fallait y penser, l'échec de mon père est dans ce constat, sa créature a inventé de tels supplices.

Aime ton prochain comme toi-même. Enseignement sublime dont je suis en train de professer le contraire. J'accepte cette mise à mort monstrueuse, humiliante, indécente, interminable : celui qui accepte cela ne s'aime pas.

Je peux me réfugier derrière l'erreur paternelle. En effet, son projet relevait de la bévue pure et simple. Mais moi, comment ai-je pu me tromper à ce point, Pourquoi ai-je attendu d'être sur la croix pour m'en rendre compte ? Je l'avais soupçonné, certes, mais pas au point de refuser l'affaire.

(...) Hélas, je ne peux me voiler la face, il y a autre chose de pire que la soumission au père, de pire que tout. L'amitié que je me suis accordée il y a peu arrive trop tard. Si j'ai accepté l'innommable, ce n'est pas uniquement en vertu d'une inconscience qui me disculperait, c'est parce qu'il y a en moi le poison commun : la haine de soi.

Comment ai-je pu l'attraper ? J'essaie de remonter dans ma mémoire. Dès que j'ai su à quoi j'étais voué, je me suis haï. Mais je me rappelle des souvenirs d'avant les souvenirs, des bribes où je ne disais pas *je*, où la conscience ne m'avait pas atteint, et où je ne me haïssais pas.

(...) Mon père m'a envoyé sur terre afin que j'y répande la foi. La foi en quoi ? En lui. Même s'il a daigné m'inclure dans le concept par l'idée de trinité, je trouve cela hallucinant. Je l'ai très vite pensé. Par ailleurs, à combien d'occurrence ai-je répété, à telle ou telle personne en détresse : « *Ta foi t'a sauvé* » ? Me serais-je permis de mentir à ces malheureux ? La vérité est que j'ai essayé de jouer au plus fin avec mon père. Je me suis aperçu que le mot foi avait une propriété étrange : il devenait sublime à la condition d'être intransitif. Le verbe croire obéit à une loi identique.

Croire en Dieu, croire que Dieu s'est fait homme, avoir foi en la résurrection, cela sonne bancal. Les choses qui déplaisent à l'oreille sont celles qui déplaisent à l'esprit. Cela sonne stupide parce que ça l'est. On ne quitte pas le ras des pâquerettes, comme dans le pari de Pascal : croire en Dieu revient à miser ses jetons sur lui. Le philosophe va jusqu'à nous expliquer que quelle que soit l'issue de la tombola, on part gagnant dans cette affaire.

Et moi, dans tout cela, est-ce que je crois ? Au commencement, j'ai accepté ce projet démentiel parce que je croyais à la possibilité de changer l'homme. On a vu ce que cela a donné. Si j'en ai modifié trois, c'est le bout du monde. Aussi, quelle croyance idiote ! Il faut ne rien connaître à rien pour penser que l'on peut changer quelqu'un. Les gens changent seulement si cela vient d'eux, et il est rarissime qu'ils le veuillent réellement. Neuf fois sur dix, leur désir de changement concerne les autres. « *Il faut que ça change* », phrase entendue *ad nauseam*, signifie toujours que les gens devraient changer.



(...) J'ai la foi. Cette foi n'a pas d'objet. Cela ne signifie pas que je ne crois en rien. Croire n'est beau qu'au sens absolu du verbe. La foi est une attitude et non un contrat. Il n'y a pas de cases à cocher. (...)

Comment sait-on qu'on a la foi ? C'est comme l'amour, on le sait. On n'a besoin d'aucune réflexion pour le déterminer. Dans le gospel, il y a « *And then I saw her face, yes I'm a believer* ». C'est exactement cela, qui montre combien la foi et l'état amoureux se ressemblent : on voit un visage et aussitôt tout change. On n'a même pas contemplé ce visage, on l'a entrevu. Cette épiphanie a suffi.

Je sais que pour beaucoup de gens, ce visage sera le mien. Je me persuade que cela n'a aucune espèce d'importance. Et pourtant, si je veux être honnête, et je le veux, cela me sidère.

Il faut accepter ce mystère : vous ne pouvez pas concevoir ce que les autres voient dans votre visage. Il y a une contrepartie au moins aussi mystérieuse : je me regarde dans le miroir. Ce que je vois dans mon visage, personne ne peut le voir. Cela s'appelle la solitude.